PÉTITION

DES ÂNES,

AU CORPS LÉGISLATIF DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Relativement à la restauration des finances.

FRERES TRÈS-CHERS,

LIVRÉS depuis long-tems au mépris le plus injuste, et aux plus noires calomnies, nous nous étions flattés qu'une révolution qui a changé le sort de tant de bêtes, nous auroit rendu aussi nos droits civils; cependant voilà trois constitutions où il n'est pas plus question de nous que de Jean-de-Vert; celle de 1791 ne nous a pas seulement déclarés citoyens actifs, quoiqu'assurément, sur cet article-là, nous en valions bien d'autres.

L'assemblée législative qui s'est montrée un moment dans le lieu de ses séances, et

tous les mois, comme vous, très-exactement au trésor public, s'est laissée chasser ignominieusement par quelques misérables (*) qui siégeoient avec elle, et n'a pas eu le loisir de s'occuper de nos intérêts.

La convention nous a traités du moins avec plus d'égards, en nous accordant nos entrées dans les temples de la Raison, avec les déesses de la Liberté, qui nous donnoient de tems en tems un petit baiser fraternel que nous leur rendions aussi-tôt avec toutes les grâces possibles.

Mais la république, depuis qu'elle est consolidée aussi solidement que le tiers des rentes, est tellement enivrée de ses succès, sur-tout de ses expéditions dans la Méditerranée et en Irlande, qu'elle ne fait qu'ajouter encore aux anciennes humiliations qu'on nous prodiguoit, et qu'on nous vit toujours supporter avec une fermeté d'âme digne des plus fiers romains, digne, en un mot, d'être célébrée un jour par nos frères, de l'institut national.

Dans la douleur où nous avoit plongé cet

(*) Factieux qui vouloient établir la convention, c'est-à-dire, un tribunal de sang.

état d'abjection et de nullité, nous ne trouvions de consolation qu'au sein de nos plus anciens et respectables frères, qui voyant l'heureux choix de nos représentans de l'an 6, nous faisoient toujours espérer que notre sort changeroit incessamment d'une façon ou bien d'une autre. « Attendez, nous disoient-» ils, vous aurez aussi votre part au gâteau de » la liberté et de l'égalité bientôt votre écurie » se changera en un palais magnifique; votre » bât sera désormais un coussin d'édredon; » un beau ruban de différentes couleurs rem-» placera votre licou de filasse; au lieu d'aller » au moulin, le dos courbé sous le poids d'un » sac de froment, conduits par un villageois » qui tout en chantant *ça ira*, vous assomme » de coups, on vous verra désormais la co-» carde sur l'oreille, remplir des fonctions » plus brillantes; vous serez messagers d'é-» tat, et peut-être un jour, comme bien d'au-» tres, ambassadeurs à la Porte. »

Flattés de ces douces promesses, nous faisions déja éclater des transports de joie et de reconnoissance, par des *hi han* si fortement prononcés, que le bruit en retentissoit jusques dans la boutique de notre voisin le thelé-

graphe de Montmartre; nouveau polichinelle qui, comme vous savez, gagne beaucoup d'argent à faire mouvoir quelques morceaux de bois, tantôt en bas, tantôt en haut, tantôt de travers, et à qui on devroit bien rabattre quelque chose de ses indemnités les jours de brouillards.

Mais hélas! nous voyons nos espérances détruites presqu'aussi-tôt qu'elles ont été conçues. Ces palais magnifiques qu'on nous promettoit, sont au contraire changés en écuries; nos bâts qui n'étoient que de bois, sont devenus de fer, ainsi que nos licous; et plus fortement sanglés que jamais, nous voilà encore obligés de retourner au moulin, conduits par d'autres rustauts vêtus, nourris à nos dépens, et qui nous piquent comme *cinq cents guêpes.*

Cependant quels sont nos torts? qu'avons-nous fait pour être ainsi dégradés et avilis? S'il est encore permis de parler de son origine, la nôtre n'est-elle pas aussi ancienne que le monde? Dans tous les tems, dans tous les pays, une longue suite d'aïeux irréprochables, n'a-t-elle pas toujours donné un droit légitime à l'estime publique? Nous convien-

drons franchement que nous ne brillons pas dans la carrière de l'éloquence, et nous savons qu'à présent on donne par-tout la préférence aux faiseurs de harangues, aux orateurs, sur les gens simples et naïfs; mais ne vous y trompez pas : tel parle bien, qui souvent agit bien mal; et puis tenez, il faut toujours en revenir à cette maxime : Mieux vaut avoir affaire à de bons ânes qu'à des tigres.

Tant de gens nous ont décriés, qu'il faut enfin nous faire connoître et faire notre apologie nous-mêmes, puisque nous ne pouvons payer aucun journaliste pour cela. Depuis quelque tems ils sont d'un prix fou, quand il s'agit de dire du bien des honnêtes gens.

Vous vous vantez sans cesse d'avoir sauvé la patrie, vous nous prouvez la chose en jettant vos chapeaux en l'air, et en criant à tue-tête : *Vive la république!* Et nous aussi, nous avons rendu des services à la patrie et à l'humanité. Vous détruisez tous les jours, depuis 1789, un antique et superbe édifice; vous détruisez tous les arts; nous favorisons du moins celui de l'architecture, puisque

nous transportons le plâtre qui sert à élever les plus beaux monumens. Quand Paris manquoit de pain, grâces à votre insouciance, du moins il n'a jamais manqué de lait, grâces à nos soins; l'on nous a vu braver l'intempérie des saisons, passer le bac d'Asnières, malgré vents et marées, pour procurer à ce bon peuple que vous appelez souverain, et que vous traitez en esclave, de quoi prendre son café tous les matins.

Et vous-mêmes, petits ingrats, répondez: n'avez-vous pas aussi éprouvé notre complaisance et nos soins? Il n'en est peut-être pas 30 parmi vous, que nous n'ayons mené en nourrice, ayant vos papas sur notre dos, et vous dans nos paniers. Nos anciens s'en souviennent encore; ils disoient à vos nouvelles mères: « Ayez bien soin de ces enfans-là; ils seront » un jour représentans malgré tout le monde; » ils feront votre bonheur et celui de leurs » frères-de-lait. Plaisant bonheur que celui-» là! disent aujourd'hui ces pauvres nourrices; ils envoient tous leurs frères à la » gueule d'un canon. Hé! dis donc, ma voi-» sine, comment ça s'appele-t-il ces gens » qui font des conscrits au Palais-Bourbon,

» quand ils ont bien déjeûné avec notre » argent ? — Eh ! pardi, ma voisine, ça » s'appelle des ante-christs ; car ça fait deux » cent mille miliciens en un jour, tandis » qu'autrefois on n'en faisoit pas quatre par » an. » Voilà ce qu'on dit à présent ; et en bons frères, nous croyons devoir vous en avertir.

Pour en revenir à nos bonnes qualités, vous ne pouvez nous refuser une franchise extrême, et des mœurs douces et paisibles. Quant à la frugalité, vertu bien essentielle dans une république, nous pouvons dire hardiment que nous sommes en cela infiniment supérieurs aux spartiates. Vous voudriez en vain vous comparer aussi à ces républicains-là ; on sait que vous ne les imitez guères ; car on vous voit, matin et soir, chez les plus célèbres restaurateurs de Paris.

Mais ce qui doit achever de confondre nos ennemis, c'est que nous sommes encore utiles (*), même après notre mort ; avantage que vos prédécesseurs ni vous, n'aurez jamais. C'est nous qui donnons un faux air de

(*) On sait que la peau de l'âne sert à faire des tambours.

gaité à ces malheureux conscrits, au moment de leur départ; c'est nous qui, en un clin-d'œil, faisons ranger en bataille des armées nombreuses et mal payées; c'est nous qui excitons le courage du soldat au moment où il croit combattre pour la gloire, quand en effet il ne combat que pour vous seuls.

On nous reproche d'avoir peu d'intelligence et de talens; mais à qui la faute? N'est-ce pas à vous qui nous laissez languir, en France, dans les autorités constituées? Ce sont les voyages qui forment l'esprit. Que ne nous envoie-t-on en Egypte, avec nos autres frères; du moins nous aurions vu des mamelucks, des arabes, des momies, des pyramides, et puis des anglais; (car on en voit par-tout, pour raisons à nous connues) nous serions revenus à pied, par la Russie et par l'Allemagne. Arrivés à Paris, nous aurions écrit l'histoire de nos voyages, corrigée par l'amiral Nelson; nous aurions donné à cet ouvrage un titre qui en auroit facilité le débit, en piquant la curiosité des lecteurs; nous l'aurions intitulé, par exemple, les ANERIE S; nous l'aurions vendu au profit des aveugles, sourds et muets, qui sont en grand

nombre et en grande nécessité dans la république. Ainsi nous nous serions fait honneur, nous aurions fait le bien des malheureux, et nous aurions pu encore rapporter aux citoyennes vos épouses, des oranges de Malte et des oignons d'Egypte, en reconnoissance des vœux sincères qu'elles font pour la plus grande prospérité de leurs chers petits représentans.

Pardonnez, frères TRÉS-CHERS, si nous nous écartons un peu de notre sujet; mais vous savez mieux que personne, combien les ânes sont bavards, quand une fois ils ont la parole. Nous n'avons plus qu'un petit mot à vous dire; c'est en faveur de la profession militaire.

Un soldat combat son ennemi, c'est son devoir; mais si cet ennemi lui rend les armes, le soldat doit lui pardonner, devenir son protecteur et son appui; voilà sa gloire; telles sont les loix de la guerre et de l'honneur chez les peuples civilisés; tels étoient autrefois les principes des soldats français; il ne sera pas difficile de les y ramener; mais pour y parvenir, cessez donc de les transformer en bourreaux. S'ils ont des armes, c'est pour

défendre leurs compatriotes, et non pour les assassiner. Quand vous les forcez à fusiller au Champ-de-Mars, un malheureux français sans défense, un prétendu émigré condamné par un nouveau tribunal révolutionnaire. Vous dégradez à-la-fois l'homme, le soldat et vous-mêmes (si cela étoit possible.) Souvenez-vous que Robespierre et un trop petit nombre de ses complices ont porté leurs têtes sur l'échafaud, pour avoir fait périr d'innombrables victimes, dont le sang crie vengeance d'un bout de la France à l'autre. Songe que les amis de Robespierre, qui siègent avec vous, sont connus de tous les français. Songez que les listes d'émigrés sont de nouvelles listes de proscription, dignes de ce comité atroce, que vous osiez nommer de *salut public*; car vous ne pouvez ignorer que dix milliers d'individus de tout âge, de toutes les classes, de tous les états, sont portés sur ces infernales listes, quoiqu'ils n'aient jamais émigré. Songez qu'il est bien tems que la branche de commerce qu'on a établie pour les radiations, soit anéantie pour jamais. Songez-y bien; et passons à l'article des finances.

Vous avez dans votre sagesse jugé à propos d'établir des barrières par tout où l'on passe, avec un droit honnête et modéré; vous avez cru sans doute cet impôt nécessaire; et dans vos principes, ce qui est nécessaire est toujours juste. Mais convenez que votre amour propre a dû cruellement souffrir en adoptant cette mesure; car vous avez fait en cette occasion l'apologie de l'ancien regime, et même vous l'avez dépassé de beaucoup. Il n'y avoit autrefois de barrières qu'à Paris et dans quelques villes du royaume, et vous en plantez de deux lieues en deux lieues! Si c'est par amour pour la liberté, il faut convenir, en vérité, que vous êtes bien fanatiques en amour. Les chemins en seront plus beaux, dites-vous. Mais, frères TRÈS-CHERS, vous vous êtes donc fous? Les chemins d'une prison ont-ils jamais été beaux? Prenez garde, vous pourriez bien, tout comme nous, vous embourber dans ces chemins-là.

Il faut en convenir, vous avez montré beaucoup plus de talens et d'adresse dans l'établissement de l'octroi de votre bienfaisance aux portes de Paris : oh ! pour cet impôt-là, il n'y a rien à en dire; ce n'est qu'une petite co-

queiterie de votre part, qui vous est bien pardonnable. Vous avez voulu que les voyageurs prissent un avant-goût de vos bienfaits en arrivant à Paris; rien de mieux.

Mais, à vous parler franchement, nous sommes un peu fâchés que vous, qui mettez du sel dans tout ce que vous faites, n'ayez pas encore rétabli la gabelle. Nos anciens ont entendu dire à Montmartre et par-tout, qu'on la préféreroit à l'impôt que vous avez mis sur la respiration des citoyens, c'est-à-dire, pour parler comme vous autres gens d'esprit, sur les fenêtres et lucarnes. Celui-ci nous paroît en effet impolitique et vraiment opposé à vos intérêts. On sera obligé, par économie, de supprimer ses fenêtres sur la rue; ainsi, on sera privé du plaisir singulier de vous voir passer les jours des cérémonies et fêtes publiques, dans ce costume antique qui vous sied si bien, et qu'on croit que vous avez adopté pour faire voir que vous vous trouvez indignes de l'habit comme du nom français.

Enfin, quelque parti que vous preniez sur les nouveaux impôts qui vous paroîtront indispensables, nous croyons devoir vous proposer le projet que voici : c'est de faire payer

le droit de passe à tous les ânes de la république, sans oublier, s'il vous plaît, ceux des pays conquis, des pays à conquérir; et à Paris, dans les endroits ci-après désignés savoir:

1°. Aux portes des temples les jours où ils sont profanés par nos frères les théophilantropes.

2°. Aux tribunes des cinq-cents et des anciens, où l'on va voir tous les matins si vous existez encore.

3°. Au Champ-de-Mars, les jours de fête, où nos frères font des courses à pied, à cheval et en chariots, pour se casser le cou à la manière des grecs.

4°. Par-tout où l'on célèbre le 21 janvier (jour de honte et de deuil pour tous les français.)

5°. Aux portes des spectacles, où l'on joue Chenier, le modèle des frères.

6°. A la porte de la trésorerie nationale, notamment au bureau où l'on fait ce que vous appellez *des remboursemens*, et ce que nous appellons *banqueroute nationale.*

7°. A la porte des comptes courans, les jours où il y a *queue*, parce que les porteurs de billets perdent la tête.

8°. Enfin, à la porte des cabinets de lecture et cafés, où l'on va lire les nouvelles des gazettes qui nous rappellent les carmagnoles de Barère, votre ancien ami.

En nous dévouant ainsi pour la chose publique, nous avons voulu vous prouver que nous ne conservions point de rancune contre vous, pour toutes les injures que vous nous avez faites. Pour notre honneur et pour le vôtre, mettez cette pétition à l'ordre du jour; ordonnez-en l'impression et l'envoi aux armées navales, par-tout où on pourra les trouver. Nous espérons qu'attendu le grand nombre des nouveaux contribuables, ce projet pourra remplir le déficit, et tirer d'embarras nos frères du comité des finances.

Si vous croyez nous devoir quelqu'encouragement, nous vous demandons l'honneur d'être admis au conservatoire de musique, afin de pouvoir chanter avec le frère Laïs (*), de jacobine mémoire, les hymnes

(*) Laïs, chanteur de l'Opéra.
A son retour de la Belgique, où il avoit été chanter

du frère Chenier, et des citoyens ses confrères.

la Marseillaise, par ordre des factieux, il vint dire aux jacobins de Paris, que l'armée demandoit la mort de Louis XVI. C'étoit un mensonge atroce. Lorsque l'armée fut informée de ce grand crime, les regrets qu'elle témoigna, démentirent le sanguinaire chanteur.

A genoux ! malheureux ! à genoux ! devant ton Dieu, et devant l'image de ton Roi !

De l'imprimerie des AVILISSEURS, à Montmartre, n°. 750.

An VII des Aneries.